

# La découverte de la province dans la littérature roumaine\*

---

ADRIAN TUDURACHI

## 1. Pourquoi la province ?

L'IDÉE DE la province est apparue très tôt, vers 1830 et elle coïncide pratiquement avec l'inauguration de la littérature roumaine moderne. Qu'est-ce qui justifiait cette urgence d'intégrer la province dans le projet d'une nouvelle littérature ? La réponse est simple : la philologie. La province était perçue comme une source de la parole vivante. J'insiste sur cette justification linguistique, antérieure à toute autre mythologie du terroir. La province n'avait comme vocation première ni celle d'un paysage, ni celle d'un conservatoire de l'art populaire. D'ailleurs, dans la littérature roumaine la découverte des différents thèmes de la province est clairement rangée chronologiquement : la « couleur locale » n'apparaît qu'en 1840, le folklore, bien qu'anticipé par des prises de position isolées, ne s'impose à l'attention du public lettré qu'après 1849, le « pittoresque » campagnard – dans la deuxième moitié du siècle. Pour 1830, dans le premier moment de la nouvelle conscience littéraire, c'est la parole qui se trouve dans les contrées. On ne cherche pas sa langue dans les lois des grammairiens mais dans les marges du territoire : « La matière de la langue roumaine se trouve dans tous les peuples roumains dans toute province ou contrée ».<sup>1</sup> La reconstitution de la langue devient ainsi une question d'exploration de l'espace et à cette époque-là on imagine facilement une linguistique faite « en voyage », par des enquêtes sur le terrain : « on arrangerait d'envoyer deux ou trois jeunes hommes pour voyager dans tous les coins de la Roumanie... pour chercher attentivement les dialectes des différentes populations ».<sup>2</sup> C'est le prix à payer pour avoir localisé la pratique de la parole dans la province.

Encore faut-il déchiffrer la valeur exacte de cette entreprise. Il ne s'agit pas d'une description de la parole au sens savant, une collection neutre des faits de langue à l'instar, par exemple, de ce qui a tenté plus tard la dialectologie. Pour l'invention d'une littérature la parole vivante a une signification qui dépasse de loin le travail lexicographique. En fait, elle n'est pas seulement l'objet d'une linguistique, elle est aussi la ressource

\*. This work was possible with the financial support of the Sectoral Operational Programme for Human Resources Development 2007–2013, co-financed by the European Social Fund, under the project number POSDRU 89/1.5/S/60189 with the title “Postdoctoral Programs for Sustainable Development in a Knowledge Based Society”

principale de la production lettrée. Une littérature inventée au XIXe siècle se constitue dans le vide : sa mémoire n'est pas remplie de formes, de modèles, de figures déjà éprouvées. Elle n'a rien de ce que conservent les bibliothèques, transmettent les écoles et célèbrent les Académies. Ces ressources qui orientent et nourrissent l'écriture, qui enseignent aux auteurs comment produire les œuvres manquent complètement à une littérature émergente. Dans ces conditions, se tourner vers la productivité de la langue parlée n'est pas un choix, mais une nécessité. La parole génère spontanément des formes, des phrases, des discours. Elle a une manière de faire qui peut être mobilisée dans la production des œuvres. Et les modernes le savent très bien : on peut écrire une poésie en partant d'un simple jeu de mots enfantin, découvert spontanément dans la pratique de la parole. La langue vivante est à même une rhétorique, sauf qu'elle ne tire pas sa vocation productrice d'un inventaire de figures et de dispositifs mais d'une capacité, d'une puissance, en quelque sorte obscure. C'est d'ailleurs ce que transcrit la notion vague de « génie », essentielle à toute littérature inventée.

On comprendra pourquoi cette langue récupérée dans la province n'est pas pensée froidement, comme un fait scientifique. Pour les littératures qui émergent au XIXe siècle, Pascale Casanova<sup>3</sup> a montré que les ressources modestes de la création littéraire telles que la langue ou le folklore sont vues comme des valeurs et figurées économiquement, comme des « richesses ». Il s'agit de trouver la matière qui équivalle le patrimoine d'une littérature vieille : mettre de l'or pour suppléer l'absence d'une émission monétaire de la banque centrale. C'est ce qui s'applique aussi à la province. Les pionniers de la littérature roumaine parlent des contrées et des dialectes mais sous-entendent trésor : « Nous sommes *pauvres* parce que nous n'apprenons pas tous les dialectes ».<sup>4</sup>

Cela nous aide à percevoir l'importance de la parole vivante dans le projet d'une nouvelle littérature mais ne donne pas de réponse au questionnement annoncé dans le titre : pourquoi la province ? Je ne mets pas en question le besoin d'assigner la faculté productrice de la langue à un espace. Il est évident que la topographie a la fonction de limiter et de spécifier la « capacité » créatrice vague de la parole vivante. Car on ne sait pas vraiment qu'est-ce qui se met en marche dans la langue lorsqu'elle produit poésie : ça peut être aussi bien les paradigmes des mots ressemblants (la rime), les représentations du réel et leur qualité singulièrement suggestive (la métaphore) ou les rapports grammaticaux et leur vocation de créer des répétitions (les refrains). Ancrer cette capacité dispersée de création dans un « lieu » est lui donner une figure, fixer en quelque sorte le ressort de sa productivité. L'espace détermine un régime de la communication, un registre social, une distribution politique, une physique de la rencontre. Autrement dit, il restreint la pluralité de l'usage linguistique. Aussi, toutes les littératures « géniales », fondées sur les puissances obscures de la langue, réclament-elles un imaginaire topique. Le problème n'est pas d'accepter l'association nécessaire entre un espace et une poétique (véritable géopoétique)<sup>5</sup> mais de justifier comme figure spatiale particulière la province.

Je voudrais mettre en question ce qui semble aller de soi lorsqu'on parle d'une littérature romantique. Pourquoi chercher la langue productrice dans le terroir ? Si c'est la parole vivante qui nous intéresse, on la trouve aussi dans la conversation, dans les jargons des fonctionnaires ou dans la langue cultivée de la ville. Une enquête réalisée il y a quelques

années par Lise Gauvin<sup>6</sup> sur la fabrique de la langue dans la littérature française a mis en évidence la variété des emplacements symboliques qui identifient l'usage de la parole : le mythe de la Cour du Roi au XVI<sup>e</sup> siècle et son modèle unificateur fondé sur la clarté ; l'espace du commerce que Malherbes avait rendu célèbre par l'expression « les crocheteurs du Port au Foin » ; le marché évoqué par Dumarsais en guise de contrepois à la rhétorique ; la mythologie de la rue chez les écrivains romantiques ou dans les avant-gardes etc.

Cour, marché, rue : il faut remarquer d'emblée qu'une comparaison avec ces figures de l'espace est défavorable à la province. Tout ce qu'enregistre Lise Gauvin a de très claires références géopolitiques, économiques, sociales. On n'hésite pas à situer la Cour du Roi de point de vue de l'imaginaire administratif, de l'identité territoriale, de la stratification sociale, de l'idéal communautaire. Par contre, il est presque impossible de le faire pour la province : entre 1830 et 1848, l'époque où cette représentation de l'espace a constitué pour la littérature roumaine un sujet de débat, la variété et l'enchevêtrement des références réelles, fictives ou symboliques sont impressionnantes. On associe les valeurs de la province au village ou au département mais aussi à la principauté qui est l'unité administrative suprême à l'époque. Le coin, la contrée, le dialecte correspondent à des étendues dont la surface ou l'emplacement varient au point qu'il est presque impossible de les déterminer de manière univoque. Dans l'ordre des collectivités humaines, on pense tout aussi bien à la famille, à la communauté isolée ou à la population d'un pays historique (les moldaves, les valaques, les transylvains). Enfin, dans la série des représentations fonctionnelles, on désigne les enclaves conservatrices ainsi que les marges ouvertes aux influences étrangères et aux altérations sauvages.<sup>7</sup> C'est une composition d'idées qui, somme toute, reste difficilement réductible à un modèle intelligible.

Force est de reconnaître dans cette définition de la province qu'elle manque de mythe. Si elle était engagée au service d'un « idéal », elle aurait été douée d'une identité territoriale, d'une valeur symbolique stable, d'un contenu identitaire constant. Or, il n'en est rien. Il n'y a pas une raison idéologique forte et cohérente qui justifie le retrait vers la contrée : retrouver sa maison de famille, se réfugier dans sa petite société villageoise à l'abri du progrès, intégrer sa communauté identitaire. Effectivement, on a l'impression qu'il n'y a pas un projet qui oriente les représentations spatiales de la marge, similaire à celui qui avait engendré au début du XX<sup>e</sup> siècle l'idéalisation du terroir. Le provincialisme de 1830 n'est pas un régionalisme.

En fait, on ne comprendra la province que si on suppose une intention polémique. Sa mission est négative – c'est pourquoi ses déterminations sont si inconsistantes. La contrée n'est pas définie par la réalité utopique qu'elle vise, sinon par la réalité qu'elle fuit. Elle est le terme d'une opposition : on ne l'a pas établie « pour » mais « contre ».

## 2. Un espace polémique

C'EST LA faute à Herder. Le philosophe allemand qui avait inspiré par ses écrits l'émancipation des cultures « petites », qui était à l'origine de la conceptualisation romantique du « génie des peuples » a été aussi le responsable de l'imaginaire spatial des nouvelles littératures. C'est lui qui dans un texte de 1772, le *Traité sur l'origine des langues*, a ancré la genèse de la langue dans un emplacement insulaire : « Mettez-le [le sujet créateur de la langue] sur une île déserte, paisible et agréable ».<sup>8</sup> On sait quelle est l'idée de ce fragment très connu : Herder fait dériver toutes les propriétés du langage d'une écoute de la nature et d'une imitation de ses bruits. Le texte continue : « la nature se manifestera à lui par les oreilles. Mille créatures qu'il ne peut voir sembleront pourtant s'entretenir avec lui, et quand sa bouche et ses yeux resteraient constamment fermées, son âme, elle, n'en serait pas moins habitée par le langage ». On ne peut pas être plus clair. Le sujet est en contact avec les formes de vie dans la nature et entend tout ce qui s'y exprime – ce qui lui suffit comme activité langagière. Mais pourquoi doit-il tenir sa bouche et ses yeux « constamment fermées » ? Pourquoi le priver de la capacité de proférer ses paroles ? Une intention supplémentaire s'y insinue : la genèse du langage dans l'écoute de la nature s'oppose à la genèse du langage dans la conversation. Herder ne se limite pas à élaborer une mythologie du langage, il cherche encore à en exclure une autre. On est ici sur un champ de bataille. Dans la culture allemande de 1770, Herder est la voix la plus puissante qui conteste le modèle français, ses prétentions hégémoniques fondées sur l'universalisme de la raison. Cela inclut, bien sûr, une mythologie de la parole qui met au cœur du langage l'échange, la clarté de la communication, l'art de la conversation.<sup>10</sup> La Cour du Roi, les salons, les lieux de rencontre de la société font partie de cette légende qui a défini une recette « française » de la prise de parole. C'est cela que vise Herder. Le sujet fictif qu'il pose sur une île n'est pas tout simplement à l'écoute de la nature, il est aussi à la recherche d'une alternative, d'une solution polémique, d'un positionnement autre. Ses gestes cachent une négation : il exerce sa capacité langagière tout en s'interdisant expressément la communication et l'intégration sociale.

La topographie imaginaire est prise dans cette lutte. L'isolement insulaire n'est pas un emplacement neutre, mais une projection symétrique par rapport aux espaces associés au modèle français. Herder qui a fait un court voyage en France<sup>11</sup> n'a pas aimé Paris et a été horripilé par sa topographie urbaine, censée édifier une société par centralisation et agglomération. L'aspiration vers la vie de province, il la pense en opposition explicite avec la capitale : « Et pourtant la réflexion, la pensée calme, les épreuves actives, les sentiments et les manifestations de ce qui sert à notre paix – dans une contrée et partout – cela refuse les murs d'une capitale et recherche le terroir, la région libre. Leur laboratoire est l'Allemagne toute entière ».<sup>12</sup> Même dans son anthropologie on trouve le reflet de cette opposition. La nature contraint les plantes et les animaux de se disputer un territoire restreint – l'espace qui offre les conditions les plus avantageuses pour se nourrir – tout en les condamnant à la surpopulation ; elle aménage pour les formes « inférieures » de la vie une agglomération presque urbaine. En revanche, l'homme jouit de

la liberté<sup>13</sup> particulière d'habiter n'importe quel endroit de la terre. C'est une liberté qu'il emploie négativement, pour se séparer par rapport à la communauté. L'homme habite l'espace en sorte qu'il évite le contact. Les formes de relief, composantes essentielles de cette conduite asociale, ont notamment la vocation d'empêcher la rencontre de l'autrui, de faire obstacle à la communication : « la nature a donné un espace grand, la terre riche et élargie, à la surface de laquelle les différentes régions et manières de vie allaient répandre les hommes. Elle a tiré dans un endroit des montagnes, dans un autre des fleuves et des déserts, comme si elle voulait séparer les gens. [...] La mère, celle qui répand tout, ne s'est pas forcée de mettre ensemble ses enfants, sinon de les placer à distance »<sup>14</sup> Dans cette mythologie géologique, Herder imagine une nature qui retire des endroits à une supposée étendue originnaire, une « mère » qui produit des espaces marginaux par le pliage des surfaces. C'est un paysage fait par l'accumulation incalculable des distances, par la suspension des rapports, par la prolifération des exceptions. Avant d'être une « patrie » qui abrite et unifie une communauté, dotée d'une spécificité géographique marquée, source du pittoresque et de l'identité, la province est fondée par la rupture.

La fonction spatiale qui est en jeu dans ce projet a été décrite par Michel Foucault dans une conférence célèbre de 1966 sous le nom de « hétérotopie ». De cette réflexion très connue je veux rappeler seulement le fait qu'elle prend comme point de départ l'importance des relations de voisinage dans la pensée moderne de l'espace. Afin de comprendre et de maîtriser les objets de ce monde on les organise dans des rapports de contiguités, on les place dans des séries ou au bout des ramifications. Les mairies rangent certains régions urbaines dans la classe des périphéries : de la sorte on assure un « voisinage » aux quartiers ou aux immeubles individuels pour pouvoir mieux les gérer. De même, on situe les humains dans la série des consommateurs, dans la série des usagers du métro ou dans la série sociale des banlieues afin de projeter des stratégies administratives, commerciales ou policières. L'emplacement est un instrument de contrôle. En renversant cette logique, Michel Foucault essaie de penser les emplacements qui se constituent non pas en vertu des rapports, mais malgré eux. Plus précisément, par contestation. Il suppose à l'intérieur de toute culture une volonté généralement humaine d'imaginer des emplacements hors série, des espaces qui se refusent à l'intégration dans un réseau de voisinages – et qui, par ce refus-même, remplissent leur rôle social : « Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. »<sup>15</sup> Font partie de cette catégorie l'hôtel où se passe le voyage des noces; la cimetière, le bateau, la colonie de vacances. De leur variété même on comprend en quelle mesure chaque culture peut avoir ses propres raisons de rompre le tissu de rapports qui identifient les positions dans l'espace. Dans les sociétés archaïques, les hétérotopies servent à évacuer les risques des épisodes de passage ; d'autres espaces déliés, comme les

colonies monacales, compensent par la mécanique parfaite de leur quotidien le désordre de la société humaine ; à l'âge moderne, des emplacements flottants comme le bateau ont pour mission de nourrir l'imagination et de donner une figure à la découverte.

Ce que Michel Foucault nous fait voir est l'essence « autre » de cet espace fondé sur la contestation. Effacement des repères spatiaux existantes, déconstruction du territoire donné, dé-liaison d'un réseau intégré, l'hétérotopie ne se comprend qu'à partir d'un espace qu'elle déchire et dédouble. Elle parle de la volonté humaine de faire place à une altérité au cœur de ce qui est homogène. De ce point de vue, l'idée de Herder de jouer sur les ressources de la hétérotopie, de doter les littératures émergentes d'un outil polémique qui les aide à s'émanciper du modèle français pose une difficulté majeure. Comment ancrer une identité sur un espace « autre » ? « Être le même » – rêve de tout mythe national – peut se représenter par une altérité ? Une *hétérotopie* peut-elle fournir la figure de l'homogénéité ethnique ?

Cela paraît assez abstrait mais en pratique les choses sont bien claires. La province établit un outil de différenciation qui agit sans discrimination à l'extérieur et à l'intérieur de la nation. La contestation qui est propre à la province ne vise pas seulement le modèle français de la sociabilité, mais toute manifestation de la sociabilité, fût-elle nationale. On s'attaque, bien entendu, aux cultures étrangères prestigieuses qui dominent l'espace de la communication (dans les Principautés roumaines, à côté du modèle français il y a aussi le modèle grec, turc ou russe). On ne s'arrête pas là pourtant et on critique aussi l'usage social de la langue roumaine. Toute occasion de rencontre est en effet suspecte : la profession qui implique le partage du même jargon, le marché qui permet le contact des communautés différentes, le salon qui exige la maîtrise de la conversation.<sup>16</sup> La province participe à la naissance d'un antagonisme interne entre ceux qui parlent la langue roumaine isolement (dans la maison, dans le village, dans la contrée) et ceux qui la parlent dans les espaces communs. Aussi, assiste-t-on à une scénographie sociale conflictuelle : le « paysan », figure mythique du terroir, s'oppose à tous les types qui par statut, par origine ou par métier ont une vocation sociale (le prêtre, l'employé, le « jeune monsieur »...).<sup>17</sup> Mais comment fonder l'unité nationale si on exclut l'échange entre les représentants de la même population ?

### 3. Concilier la province et le mythe national

« **C'**EST DANS le centre d'un pays, plus proche de toutes ses extrémités, que les habitants peuvent se rencontrer plus facilement, pour communiquer leurs idées, les mots et même la prononciation ». <sup>18</sup> Dès qu'on découvre l'importance des contacts dans la constitution de l'unité nationale, la province est condamnée. La contrée avait beau être une source de la littérature et de la langue ; dans la mesure où elle empêchait le déploiement du projet nationaliste, elle était vouée à la disparition. Le mythe national l'emporte sur la fabrique de littérature.

Pouvoir garder la force de la province, écarter sa faiblesse : c'est la mission impossible de la génération qui a fondé la littérature roumaine. En effet, très vite on est amené à se poser le problème d'une conciliation de la parole vivante avec l'unité nationale.

On trouve déjà une telle réflexion en 1838 chez Ioan Maiorescu.<sup>19</sup> La solution qu'il propose est la plus simple : un modèle bipolaire qui contienne à la fois la province et le centre. L'idée était de puiser dans les contrées le vocabulaire et d'établir dans les centres les formes grammaticales. Néanmoins, une telle distribution mobilise deux ordres de valeurs incompatibles. La province est une expression de la « matière »<sup>20</sup> et se laisse penser dans des termes de l'économie (« trésor », « richesse », « avoir ») ou du culte des saints (« dépouilles »). Par contre, le centre est conçu comme un réservoir des formes idéales, le gardien d'une ancienneté intangible qui prétend remonter aux origines obscures de la langue roumaine. En plus, il réclame une pensée esthétique puisqu'il représente « la beauté de la langue ». La richesse contre la beauté : l'une prend son appui sur ce qui existe – l'autre sur ce qui est absent. Mais surtout, les deux séries de valeurs légitiment des politiques de sens contraire. Au nom de la province, on soutient la préservation de toutes les variantes locales, on s'intéresse même aux formes « qui ne seront pas dignes d'être accueillies dans les livres ». Par contre, l'idée d'unification autour d'un seul centre justifie les opérations de purification et d'élimination : « Qui a appris aux roumains ces formes [corrompues] ? [...] Qu'on retourne la forme de la langue en arrière, d'où on est parti ! ».<sup>21</sup> En effet, loin d'harmoniser la parole vivante et le mythe de l'unité nationale, Ioan Maiorescu ne rend qu'encore plus visible ce qui les oppose.

Dix ans plus tard, en 1848, I. Heliade-Rădulescu essaiera de redéfinir la province afin de la rendre compatible avec le noyau identitaire. Influence hégélienne oblige, cette fois-ci ce sera sur un modèle historique. Il distinguera ainsi entre « deux » hypostases de la province, qui se sont manifestées dans des étapes différentes de l'évolution de la même nation. La première est « la glosse ». Elle est la forme primitive, liée à la production spontanée de la parole dans la maison familiale ou dans le tribu. Exclusivement orale, étroitement liée à l'écoute de la nature, générée « en marge » loin des concentrations sociales, la « glosse » est sans doute une figure de la parole vivante ; ce qu'il faut souligner est son action positive. C'est elle qui nourrit la langue nationale, assure ses formes originaires et constitue son noyau identitaire. Plus tard dans la vie d'une nation vient « le jargon » : « La glosse représente la première barbarie ; la langue représente la civilisation ; le jargon – la deuxième barbarie ».<sup>22</sup> Une fois de plus, le jargon est associé au positionnement marginal et au contact avec la nature – sans que la même recette donne le même résultat. Cette fois-ci, la marginalité et le naturel ont une action négative : le climat particulier d'une contrée corrompt la prononciation et l'accentuation. « Les climats maladifs qui affectent les gens, affectent aussi les langue ».<sup>23</sup> La province « bonne » produit des formes originaires, la province « mauvaise » produit des variantes. Autrement dit, par cette dissociation, la parole vivante se sépare entre sa capacité génératrice et sa « richesse », entre les formes qu'elle engendre et les formes qu'elle altère tout en les multipliant. L'intention de ce modèle historique est claire : mettre la province à l'origine du « centre », retracer une continuité là où il y avait conflit. Malheureusement, cette opération n'était possible qu'au prix lourd d'une défiguration de la parole vivante, par une amputation de sa nature événementielle.

Force est de reconnaître que de telles tentatives compromettent la province plus qu'elles ne la récupèrent. L'abandon de cette idée était inévitable. Il s'est passé par le biais d'un lieu commun de l'époque, l'impératif d'une « réconciliation » des dialectes. Mais « récon-

ciliation » ne voulait guère dire fédération. Il n'était pas question d'une somme des provinces, sinon d'une neutralisation. La métaphore filée de cette « pacification » implique l'idée d'une cour pénale des dialectes, « un tribunal philologique devant lequel tout le monde dépose les armes de la partialité ».<sup>24</sup> C'est un désarmement symbolique qui implique la suppression de l'héritage particulier de chaque contrée. En effet, le rôle d'une telle supra-structure imaginaire n'est pas de gérer les ressources de la province mais de les effacer.

Evidemment, on ne renonce pas seulement à l'idée de la province mais aussi à ce qu'elle avait représenté comme ressource d'une littérature « petite ». La confession d'un écrivain de 1838, G. Barițiu, me semble articuler de manière très claire ce rapport : « Je veux écrire comme je parle. Mais pour appliquer ce projet, je ne suivrai ni le dialecte du coin où je suis né, ni celui dans lequel on m'a élevé, ni celui où j'ai fait mes études, ni celui où je vis à présent..., ni celui de Bucarest, ni celui de Jassy, mais le seul qui plaît à mes oreilles et qui ressemble beaucoup à la langue des livres de culte ».<sup>25</sup> Sauf que le dialecte qui plaît aux oreilles n'est plus un dialecte et il n'est pas adressé aux oreilles non plus – puisqu'il est un modèle de langue écrite. On ne peut pas s'empêcher de constater que l'écrivain est loin de tenir sa promesse « d'écrire comme il parle ». Mais l'essence de cette déclaration réside dans la correspondance qu'elle implique : un auteur qui est prêt à se défaire de toutes ses expériences provinciales, qui veut oublier tous les souvenirs de la contrée – dénonce en même temps la fidélité par rapport à la parole vivante.<sup>26</sup> Comme si les deux idées étaient si étroitement liées que le discrédit de l'une attirait automatiquement l'échec de l'autre.

Si la province a fourni la figure pour cette ressource essentielle d'une littérature émergente, elle l'a ruiné en même temps. Et il n'y a pas de remplacement pour cette absence. Car le « centre » de l'unité politique, que les raisons du moment imposent à la littérature roumaine, n'est pas envisagé comme l'espace d'un parler. L'idéal national ne mobilise pas un modèle de la parole ancrée dans l'usage urbain, dans la conversation de salon ou dans telle autre pratique commune de la langue ; il est – seulement – le lieu symbolique et abstrait d'une norme écrite. Dans le drame qui joue la disparition de la province, on assiste, tout simplement, à la séparation d'une littérature du mécanisme créateur qui la légitime.

#### 4. La province au service de la révolution

**R**EFAIRE L'HISTOIRE de la province dans une littérature « petite » est en fait suivre la destinée de sa poétique. C'est seulement à cette condition-là qu'on peut comprendre sa persistance au fil d'une histoire qui ne lui est pas du tout favorable. Si on oublie ce qu'elle représente on risque de ne pas comprendre un retour qui, quoique intermittent, reste tenace. La province revient en dépit de la politique de centralisation administrative et culturelle (qui entre les deux guerres ou sous le régime communiste pût s'avérer particulièrement agressive). En plus, elle revient sans bénéficier du support d'une idéologie nationaliste. Car la littérature roumaine a connu, comme toute autre littérature moderne, des doctrines régionalistes qui justifiaient un retour au terroir au nom des valeurs locales, comme une solution alternative de figurer l'idéal natio-

nal. Néanmoins, ce n'est pas cette province ethnographique qu'il s'agit de comprendre, mais l'autre – celle qu'on découvre sans être guidé par un puissant mythe identitaire.

C'est une province révolutionnaire, bien sûr. Sans politique centralisatrice, sans nationalisme, sans idéalisation de la contrée, ces retours ne sont pas calmes. Quitte à être marginalisée, la province devient subversive. Objet d'un refoulement, elle ressurgit pour faire scandale. La littérature roumaine est périodiquement secouée par des débats qui mettent en question ouvertement ou implicitement ses ressources : parfois au nom d'une illustration de la parole vivante, parfois au nom de l'ancrage insulaire dans une enclave sociale, parfois au nom d'une affiliation minoritaire. La dispute autour de la prose de Ion Creangă, la « bataille » pour Tudor Arghezi, la contestation de la « langue » des prosateurs transylvains ou la polémique sur le style des écrivains juifs ont été de telles occasions. En effet, l'histoire de la littérature roumaine est scandée par les longues périodes où l'idéologie littéraire ignore cette « province » et des épisodes de redécouverte qui court-circuitent la cohérence du projet lettré.

Je voudrais, pour finir, revenir sur le moment révolutionnaire par excellence dans la littérature roumaine. On a observé, parfois avec gêne, le lien entre les avant-gardes et la province. L'histoire littéraire a retenu, sans vraiment l'expliquer, le fait que la plupart des écrivains qui participent à la modernisation violente de la littérature roumaine, Tristan Tzara, Ilarie Voronca, Ion Călugaru, Felix Aderca, Max Blecher etc., proviennent des petites villes et – pire encore – qu'ils se plaisent à évoquer dans leurs écrits l'atmosphère de la périphérie.<sup>27</sup> Cet épisode est d'autant plus incompréhensible qu'il succède, à distance de vingt ans, à l'affirmation d'un régionalisme nationaliste et réactionnaire dans la littérature roumaine des années 1900, que les avant-gardistes ont contesté vigoureusement. Pourquoi, malgré tout, l'avant-garde roumaine a été provinciale ? Par le simple hasard de la naissance des écrivains ?

En fait, les contextes biographique et sociologique, bien qu'importants, ne sont qu'une partie du tableau. Je distinguerai au moins deux autres cadres qui légitiment la présence des thèmes provinciaux dans l'avant-garde roumaine. Il y a d'abord la politique. L'événement le plus important au début des années '20, l'intégration de la Transylvanie et de la Bessarebie dans le territoire de la Roumanie, a constitué un prétexte préféré des premières prises de position avant-gardistes et un vecteur de leur engagement dans la vie publique. Entre 1923-1924, la revue d'avant-garde *Contimporanul* consacre de nombreux matériaux aux réalités créées par l'annexion des nouvelles provinces ; mais même avant cette date, le thème des provinces avait nourri l'activité de presse des écrivains d'avant-garde pas encore réunis autour d'un projet commun. C'est une préoccupation à laquelle il faut rendre toute son importance. La province les aide à concevoir les facteurs actifs dans le changement de la culture, les agents de la nouveauté, le renversement des repères. Tout d'un coup l'ordre des valeurs n'est plus organisé en fonction des « centres », mais en fonction de l'assemblage des territoires dispersés, de la gestion des minorités, de la représentation de la multitude. La province devient le synonyme de ce qui change profondément une société, un modèle de la révolution; elle est, de ce point de vue, plus importante pour les premiers avant-gardistes roumains que ce qui s'était passé dans la Russie de 1917 ou dans la France de 1789.

D'où un deuxième contexte qui justifie l'exploitation de la province. Par un transfert métaphorique facilement compréhensible, les écrivains d'avant-garde vont tenter d'emprunter ses propriétés à la littérature : s'ils veulent exprimer la vocation révolutionnaire de l'écrivain roumain le plus important, Mihai Eminescu, ils diront qu'il est à lui seul « toute une province roumaine » ; s'ils veulent expliquer les ressorts de la poésie la plus avancée de leur époque, celle de Tudor Arghezi, ils invoqueront la syntaxe et ses liens avec le jargon.<sup>28</sup> La province participe à l'effort des avant-gardistes roumains de comprendre ce qui nourrit la production des œuvres, ce qui détermine leur singularité, ce qui change la règle du jeu. Elle est un agent de lisibilité des lois qui gouvernent une littérature « petite ». Dans le sens positif, comme identification d'un ressort créateur ; mais aussi dans le sens « négatif », comme déchiffrement d'un positionnement marginal. Car il faut remarquer que c'est toujours à la province de rendre visible le statut de la littérature roumaine sur la scène internationale. Aussi, a-t-on parlé à juste titre d'un « complexe de la périphérie »<sup>29</sup> qui hante l'avant-garde, une obsession de la marginalité culturelle ; concrètement, il est figuré à l'aide d'une localisation provinciale. Dans un texte intitulé *La malédiction du lieu*, Ion Vinea identifie la condition de la culture roumaine condamnée à perpétuité à une survivance en marge du territoire : « Il y a deux mille ans, dans les mêmes contrées ton ancêtre écrivait sur des tablettes apportées de loin des mots au sens obscur. Les conseillers romains, venus par le Pont-Euxin et par l'Istrie ne comprenaient pas son langage... De même, sur des bords plus froids encore, parmi les tribus des parts. De même sur les côtes de Illyrie, de la Gaule etc ».<sup>30</sup>

**L**A PROVINCE est une idée qui bascule facilement dans un registre réflexif. Ce qui devient visible dans l'usage stratifié qu'en fait l'avant-garde est la richesse de son interprétation, l'envergure de sa compréhension. La province s'avère être capable de donner sens à la vie, d'orienter l'engagement politique, de déchiffrer les pouvoirs de la littérature. En fait, on découvre une idée par laquelle la littérature roumaine essaye de se penser soi-même, de comprendre à sa manière la production des œuvres et des événements. C'est un acquis précieux. Dans une littérature qui n'a pas cessé au fil de sa courte histoire d'exagérer le rôle de l'idée nationale et, en contrepartie, le rôle des importations occidentales, la province ouvre vers la multiplicité. Elle nous habitue à une littérature traversée par plusieurs idées, disputée par diverses traditions, déchirée entre multiples positions pensantes. Au lieu d'une littérature en noir et blanc, distribuée de façon antagonique entre l'idéal national et le prestige de l'imitation étrangère, une littérature-rhizome. Ce serait sans doute une représentation plus proche de sa réalité.



## Notes

1. Ion Heliade-Rădulescu, « Scrisoare la d. căminarul C. Negruți », *Curier românesc*, n° 49, le 7 novembre 1838, p. 1-4.
2. Ion Heliade-Rădulescu, « Literatura. Dlui Comisului și Cavalerului P. Poenaru, Directorul școalelor naționale din Principat » (1839), *Opere*, II, Bucarest, Fundația Regală pentru Literatură și Artă, 1943, p. 424.
3. Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1998, p. 117-125.
4. George Barițiu, « Traducere », *Foaie literară*, n° 1, le 1er janvier 1838, p. 4-7. Je souligne.
5. Cf. Michel Collot, « Pour une géographie littéraire », Le partage des disciplines, *LHT*, Dossier, publié le 16 mai 2011 [En ligne], URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=242>.
6. Lise Gauvin, *La Fabrique de la langue*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2004, *passim*.
7. La série de références est très riche, comprenant pratiquement en son entier le corpus du débat sur la langue entre 1830-1848. Je ne retiens ici que deux exemples qui illustrent les positions extrêmes par rapport à la fonction de la province : comme enclave conservatrice (Ioan Maiorescu, « Asupra ortografiei românești », *Foaie pentru minte*, n° 23, le 3 décembre 1838, p. 178-184) ou comme espace de contact avec les influences étrangères ([Timotei Cipariu], « Reflexii asupra ortografiei dlui P. », *Foaie pentru minte inimă și literatură*, n° 3, le 16 juillet 1838, p. 22).
8. J.G. Herder, *Traité sur l'origine des langues*, tr. Lionel Duvoy, Paris, Allia, 2010, p. 72-73.
9. Jürgen Trabant (*Traditions de Humboldt*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1999, p. 173-190) a montré qu'à la différence de Humboldt, Herder assigne une place exclusive à l'ouïe dans la genèse du langage.
10. Cf. Marc Fumaroli, « Le génie de la langue française » (1992), *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1994, p. 211-315.
11. Pierre Pénisson, *J.G. Herder, la raison dans les peuples*, Paris, Les Editions du Cerf, 1992, p. 65.
12. J.G. Herder, « Scrisori pentru promovarea ideii de umanitate » (1793-1797), *Scriseri despre limbă și poezie, filosofia istoriei, ideea de umanitate, geniu și educație*, tr. Cristina Petrescu, Bucarest, Univers, 1973, p. 180.
13. Pierre Pénisson fait remarquer que pour Herder l'idée de la liberté est indissociable à la condition humaine : « la philosophie herderienne de l'histoire découvre un monde et une humanité sans limites fixées » (*J.G. Herder, op. cit.*, p. 63).
14. J.G. Herder, « Idei cu privire la filosofia istoriei umanității » (1784-1791), *Scriseri, op.cit.*, p. 131-132.
15. Michel Foucault, « Des espaces autres », *Dits et écrits*, IV, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1994, p. 755-756.
16. La remise en question du jargon professionnel comme domaine de la langue maternelle : Ion Heliade-Rădulescu, « Geniul limbilor în genere și al celei române în parte » (1868), *Opere*, II, *op. cit.*, p. 395, 397. Sur la différence entre la parole vivante et la langue de la conversation : Grigore Papadopolu, « Disertație pregătitoare la dicșionaru românesc, latinesc și elinesc al d-lui... », *Currier de ambe sexe*, IV, 1842-1844.
17. Ion Heliade-Rădulescu, « Literature. Despre limba și începutul românilor », *Curier românesc*, n° 10, le 28 février 1838, p. 4 : « La langue du paysan qui n'est ni prêtre, ni secrétaire, ni jeune monsieur est notre vraie langue ».
18. Ion Heliade-Rădulescu, « Geniul limbilor în genere și al celei române în parte », *op. cit.*, p. 380.
19. Ioan Maiorescu, « Asupra ortografiei românești », *op.cit.*, p. 178-184.

20. *Ibid.*, p. 181 : « en ce qui concerne la ‘matière’, que chacun écrive dans son dialecte en sorte que beaucoup de mots roumains des endroits inconnus soient diffusés parmi les roumains ».
21. *Ibid.*, p. 183-184.
22. Ion Heliade-Rădulescu, « Ce este glossa, dialectul, limba și jergul » (1848), in *Literatura Critică*, I, Bucurest, Heliade și asociații, 1860, p. 213.
23. Ion Heliade-Rădulescu, « Geniul limbilor în genere și al celei române în parte », *op. cit.*, p. 387.
24. P.G. Seulescul, « Domnule redactor », *Albina Românească*, n° 72, le 10 septembre 1839, p. 295-298.
25. [George Barițiu], « Corespondenții între doi ardeleni asupra ortografii », *Foae literare*, n° 8, le 19 février 1838, p. 62.
26. Ion Heliade-Rădulescu, « Literatură. Domnului Petre Îlesnitorul », *Curier românesc*, n° 133, le 22 août 1839, p. 465-468 : « si chacun veut reproduire son parler, cela va nuire à l’unification de la langue écrite ».
27. Parmi les commentaires récentes de cette dimension provinciale il faut noter l’interprétation de Tom Sandqvist, (*Dada est. Româniile de la Cabaret Voltaire* (2006), tr. Cristina Deutsch, Bucurest, Institutul Cultural Român, 2010) qui l’attribue exclusivement à l’enracinement de l’avant-garde roumaine dans une tradition juive. Bien plus complexe et nuancée est la lecture de Doris Mironescu sur le mythe provincial de Max Blecher, *Viața lui M. Blecher. Împotriva biografiei*, Iași, Timpul, 2011).
28. B. Fundoianu, « Eminescu », *Contemporanul*, n° 29, le 3 février 1923, p. 3 ; Id., « Sintaxa », I-III (1921), *Imagini și cărți*, Bucurest, Minerva, 1980, p. 139-146.
29. Paul Cernat, *Avangarda românească și complexul periferiei*, Bucurest, Cartea Românească, 2007.
30. Ion Vinea, « Blestemul locului » (1922), *Opere*, V, Bucurest, Academia Română, 2003, p. 275.

### Abstract

#### Discovering the Province in Romanian Literature

The status of the province in the endeavor of establishing a „revolutionary” literature in the 19<sup>th</sup> century is ambiguous. On one hand, we are dealing with an indispensable component of the emerging literature. In the province there are the models of spoken language, the folklore treasure, the specific landscape, namely everything that represents the production material for the works of a culture without literary tradition. On the other hand, the peripheral arrangement, the plurality and diversity of the provinces involves a centrifugal dynamics and a tendency towards heterogeneity which are incompatible with the myth of national unity. Thus, in many “small” cultures the national ideal has imposed itself to the detriment of the province, sometimes involving an explicit anti-provincial policy. The article examines the sources of this tension by analyzing the Herderian project which legitimized the Romantic rediscovery of the province. It also proposes a reflection on the main consequences arising from the elimination of the province from the national project: the decoupling of literature from the resources of the spoken language. If the role of the province in an emerging literature is that of supporting the production of literary works, then the literary evolution should be reinterpreted given the fact that such a resource is suppressed for political reasons.

### Keywords

province, nationalism, J.G. Herder, literature “factory”, the avant garde myth of the province.